

## CHAPITRE IV

### JÉSUS-CHRIST DEVANT LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE

« Quand on écrit sur les maîtres de Ninive ou sur les Pharaons d'Égypte, on peut n'avoir qu'un intérêt historique, mais le christianisme est une puissance tellement vivante et la question de ses origines implique de si graves conséquences pour le présent le plus immédiat, qu'il faudrait plaindre l'imbécillité des critiques qui ne porteraient à ces questions qu'un intérêt purement historique. »

Ainsi s'exprimait en 1864 le célèbre Strauss, dans la préface de sa *Nouvelle vie de Jésus*.

En effet, nul problème historique ne peut être mis en parallèle avec celui de la divinité de Jésus-Christ. Or, l'Église affirme nettement, catégoriquement cette divinité, et prétend s'appuyer sur le Christ même pour démontrer la légitimité de son institution.

Des millions d'êtres humains acceptent volontairement, librement, cette affirmation de l'Église et, pour conformer leur vie à ses enseignements, entrent parfois en lutte avec les instincts les plus tenaces de la nature humaine.

Si le Christ n'est pas Dieu, l'Église est la plus colossale entreprise de duperie qui soit apparue consciemment ou inconsciemment dans le monde !

Toutes ces légions d'âmes meurtries qui lancent leurs supplications douloureuses vers le ciel, tous ces êtres héroïques qui, tantôt matent les terribles révoltes de la chair, tantôt sacrifient leurs affections les

plus tendres pour pouvoir se rapprocher davantage de l'idéal prêché par le Christ, toutes ces femmes assoiffées d'amour divin, qui se muent en anges de charité, prêtes à toutes les besognes les plus viles et les plus répugnantes pour vivre selon les préceptes du Maître en qui elles ont foi, tous ces êtres, en un mot, font ainsi des gestes vains et sacrifient leur vie pour des chimères, si le Christ n'est pas Dieu.

Franchement, quel est le problème dont la solution peut apparaître plus impérieusement et plus effroyablement à la conscience humaine ?

Si le Christ n'est pas Dieu, et partant si l'Église n'est pas divine, ses dogmes, ses sacrements, son culte, sa hiérarchie ecclésiastique ne sont que des formes de la superstition et de l'idolâtrie et le jour où tous les esprits seront libérés de cette superstition, les églises devront être logiquement fermées et les prêtres supprimés.

Plus de baptêmes religieux, plus de premières communions, plus de mariages bénis par l'Église, plus de prières sur le cadavre de l'homme, les mythes seront désormais bannis du domaine de la froide raison et les hommes pourront alors répéter les paroles prophétiques du poète :

Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène,  
Ton cadavre céleste en poussière est tombé.

Qui donc, nous le demandons, pourrait sans quelque émotion faire sienne une telle conclusion ?

Sans motifs absolument nécessitants, sans conviction totale, qui donc pourrait être assez inconscient pour jeter, de gaieté de cœur, le trouble déchirant dans tant d'âmes souffrantes ?

A moins d'être complètement imprégné de haine et déséquilibré par la passion, qui donc oserait assumer froidement la responsabilité bien réfléchie d'un tel verdict ?

Parmi les savants et les historiens sincères, quel est celui, même incrédule, qui oserait, après réflexion, affirmer péremptoirement que sa négation ou ses doutes ne sont pas seulement des doutes ou des probabilités, mais la certitude absolue et péremptoire ?

En face du fait colossal et inouï du christianisme, quel est le critique, assez sûr de lui, pour pouvoir affirmer, sans réticences possibles, qu'ayant étudié et épuisé toutes les hypothèses, celle de la divinité du christianisme ne peut plus jamais, en droit, être acceptée par l'esprit humain ?

C'est qu'en effet, tous ceux qui affirment leur foi dans le Christ-Dieu ne sont pas seulement des sentimentaux et des mystiques, invinciblement attirés par la radieuse et rayonnante figure de Celui qui est venu prêcher aux hommes l'admirable doctrine de l'amour.

Au nombre de ceux qui croient, il en est

qui ont envisagé froidement, en historiens, en critiques, le problème de la divinité de Jésus-Christ et qui se sont crus obligés par leur conscience intellectuelle d'accepter les conclusions de l'Église.

Si parmi les incroyants il en est qui ont fait la paix définitive avec les exigences de leur conscience, combien, par contre, parmi ceux dont l'esprit est torturé par l'aiguillon du doute, voudraient se libérer définitivement d'un joug qu'ils sentent trop pesant pour leurs épaules, mais, qui, loyalement, suspendent leur décision et ne trouvent pas dans l'examen critique des faits cette évidence indispensable qui leur permettrait, en toute quiétude d'âme, de rompre avec l'Église !

Car, bon gré mal gré, il faut bien admettre que pour toute âme loyale et franche, rien n'est plus troublant que l'étude impartiale de l'histoire du Christ.

Nulle figure n'apparaît sur la scène de

l'histoire avec une telle autorité et une telle séduction.

L'influence qu'exerça et qu'exerce encore Jésus sur le monde est immense, si bien que l'avènement du christianisme reste le fait le plus considérable et le plus merveilleux qui se soit imposé à l'attention des hommes.

Aussi n'est-il pas surprenant que l'histoire des origines du christianisme ait suscité tant d'études passionnées et tant de polémiques brûlantes.

S'il fallait ici retracer toutes les phases du dramatique débat qui s'est institué sur le Christ et l'Église pendant le seul siècle qui vient de s'éteindre, un énorme in-folio n'y suffirait pas.

Les systèmes les plus contradictoires, les plus invraisemblables, parfois même les plus absurdes, furent tour à tour enseignés dans l'espoir de chasser de l'histoire du Christ tout vestige de surnaturel.

Les rationalistes allemands se distinguèrent entre tous par l'importance de leurs travaux critiques. Pendant de longues années, l'école de Tubingue fut l'oracle qui dictait la loi, et lorsque le docteur David-Frédéric Strauss fit paraître en 1835 sa *Vie de Jésus*, il souleva dans le monde de la pensée la plus violente émotion.

« La philosophie, la philologie, la théologie du Nord, se vantaient à la face du Ciel, suivant l'expression de Quinet, d'avoir enlevé les fondements de l'Église, en détruisant l'autorité de l'Écriture. »

Mettant hors de discussion la possibilité du surnaturel qu'ils repoussaient *a priori* et par esprit de système, les rationalistes dénièrent d'abord aux Évangiles toute valeur historique, parce que, rapportant des miracles, ils ne sauraient être historiques.

Et d'historiques, les Évangiles devinrent mythiques, légendaires, apocryphes, symboliques, suivant les circonstances.

Ces idées subversives de la vieille foi chrétienne ne tardèrent pas à franchir le Rhin. En 1839, Émile Littré importait en France les idées de Strauss en publiant une traduction de la *Vie de Jésus*. Quelques années plus tard, en 1858, Charles Dollfus et Auguste Nefftzer, dans l'intention de vulgariser tous les travaux critiques de l'Allemagne, fondèrent la *Revue germanique* avec le concours de Littré, de Maury, de Renan, de Taine.

Malgré les divergences, les contradictions, les affirmations téméraires, les conclusions insuffisamment mûries de tous les critiques rationalistes, et avec la complicité d'une philosophie officielle de plus en plus teintée de naturalisme, ces théories nouvelles firent peu à peu leur chemin dans les esprits.

Ces travaux ardues restaient toutefois l'apanage d'une élite et semblaient encore réservés aux seuls érudits. Il fallut le

charme incomparable et la maîtrise inimitable de Renan pour les vulgariser jusque dans les plus humbles bourgades.

Renan condamnait du reste *a priori* toute possibilité de révélation surnaturelle. Dès son exode du séminaire et sous l'influence de la philosophie allemande, il avait perdu la foi en la personnalité de Dieu (1). Selon

(1) Il est extrêmement difficile d'apprécier à leur juste valeur les motifs qui ont pu entraîner certains croyants illustres à la perte de leur foi. Les défaillances morales n'expliquent pas tout, tant s'en faut, puisqu'elles ne ruinent pas fatalement la foi de ceux qui en sont victimes. Nous connaissons tous des catholiques très fermement convaincus de la valeur intellectuelle de leur foi et qui n'en continuent pas moins à vivre une morale extrêmement relâchée. Leur volonté, plus que leur logique, est malheureusement ici en défaut. Il n'est pas niable, par contre, que les obscurités et les insuffisances de certaines explications théologiques aient pu jeter hors de la foi certaines intelligences loyales, mais constamment tourmentées; il faut avoir la loyauté de le reconnaître. D'où la nécessité absolue pour les théologiens et les moralistes catholiques de tenir compte dans leur enseignement de toutes les exigences de la pensée contemporaine. Il n'est aucune objection qui ne vaille la peine de s'y arrêter; telle difficulté paraît insignifiante pour l'un et vraiment insurmontable pour tel autre. Il ne faut donc jamais juger par sa propre mentalité de la mentalité d'au-

lui le monde n'obéit qu'à des lois générales et la thèse d'un Dieu impersonnel conquiert toute son intelligence.

Il aborda dans cet esprit l'étude des ori-

trui : si l'on voulait bien se convaincre de ce principe, l'esprit d'intolérance perdrait chaque jour du terrain. Oh ! si tous les prêtres catholiques avaient bien compris leur rôle de pacificateurs des intelligences, avec quelle ardeur ils se seraient mis au travail ! Quel faisceau de lumière ne cesseraient-ils de jeter sur le monde s'ils savaient faire effort et voulaient coordonner leurs efforts ! Combien de curés de campagne ne savent comment employer leur temps. Le ministère paroissial les absorbe de moins en moins, puisque malheureusement la foi disparaît des campagnes. Leur messe le matin, quelques heures de bréviaire par jour, un sermon souvent médiocre préparé en huit jours, deux ou trois malades à visiter et c'est là toute leur occupation. Un médecin occupé, un gros industriel font, en quinze jours, plus de travail que les trois quarts des prêtres pendant un an. C'est l'évidence même, et nous le leur disons, sans la moindre intention de leur être désagréable, ils le reconnaîtront. Eh bien, pourquoi les prêtres ne mettent-ils pas à profit les heures considérables de loisir pour se créer une compétence, pour devenir une autorité ? Combien parmi ceux que nous étiquetons de rationalistes usent leurs jours et leurs veilles à produire intellectuellement, uniquement mus par la satisfaction de propager leurs idées ou poussés par l'ambition de se créer un nom ou d'obtenir un vil colifichet à l'usage d'une boutonnière. Comment se fait-il que le souci et le désir de défendre et de glorifier sa foi n'en-

gines du christianisme et sa critique historique ne fut plus que l'humble servante de ses convictions naturalistes. Aussi ne craignit-il point d'écrire dans l'introduction des *Apôtres* cette phrase stupéfiante :

gendre pas dans l'âme du catholique et du prêtre la merveilleuse activité qu'engendre la misérable ambition humaine ou la mesquine affection du ruban rouge ou violet? Problème! Se rend-t-on compte de l'influence et de l'autorité intellectuelle que ne manqueraient pas de conquérir deux ou trois mille prêtres, s'imposant joyeusement au nom de leur foi le devoir de ne pas perdre une seule minute de leur existence et s'efforçant, pour l'unique gloire de Dieu, de devenir des compétences indiscutées en philosophie, en histoire, en sciences. Et le ministère évangélique n'en souffrirait pas ou ne devrait pas en souffrir. Ne voit-on pas tous les jours des médecins, des avocats, des ingénieurs, des professeurs, trouver en marge de leurs occupations professionnelles, parfois très absorbantes, le temps de publier de nombreux travaux, tout en ne sacrifiant pas leurs devoirs familiaux. Ne craignons donc pas de le dire, une certaine partie de notre clergé vit, sinon dans la paresse, du moins dans la léthargie.

Grande est leur responsabilité, puisque certaines âmes troublées n'auraient peut-être pas dévié de la ligne droite, si une lumière suffisante les eût éclairées jusqu'au bout. Peut-être même Ernest Renan serait-il maintenant une des gloires de l'Église de France, si ses maîtres vénérés avaient été tous plus instruits et partant plus capables d'apaiser la

« Comment d'ailleurs prétendre qu'on doive suivre à la lettre des documents où se trouvent des impossibilités? Les deux premiers chapitres des *Actes* sont un tissu de

fièvre de doute qui consumait son âme. Et pour éviter tout reproche d'exagération sur ce point et malgré la longueur de cette note, je laisse à Mgr d'Hulst, l'éminent conférencier de Notre-Dame, le soin de conclure avec toute l'autorité qui s'attache encore à ses écrits :

« Si le travail scientifique, écrivait-il, qui est une des fonctions des pasteurs et des enfants de l'Église, se ralentit et s'attarde alors que la science indépendante accélère sa marche, il se produit un écart, une sorte de *hiatus*, et ceux-là seuls qui ne savent rien de leur temps échapperont au péril de tomber dans la crevasse. Car c'est là ce qui s'était produit en France au lendemain de la Révolution. Le clergé se recrutait avec peine, il était pauvre, il suffisait difficilement aux besoins du ministère ordinaire. Les anciennes universités étaient détruites, les traditions théologiques interrompues; l'enseignement des sciences sacrées ne se donnait plus que dans les séminaires, sous une forme à la fois élémentaire et vieillie. Et c'était le moment où l'Allemagne renouvelait la philosophie pour la détruire, où l'Europe entière renouvelait les sciences historiques pour les acheminer sur la voie des plus merveilleuses découvertes. Comment un esprit qui s'ouvrait à de si prodigieuses nouveautés n'eût-il pas été surpris et comme scandalisé de trouver ses maîtres étrangers à un mouvement aussi puissant et aussi général? Comment n'eût-il pas été tenté d'identifier ses croyances avec l'insuffisance de l'appareil

miracles. Or une règle absolue de la critique, c'est de ne point donner place dans les récits historiques à des circonstances miraculeuses. »

Singulière critique historique que celle

apologétique employé pour en démontrer la valeur?

« La preuve que ce fut là une des causes qui préparait la chute de M. Renan, c'est le souvenir respectueux ou reconnaissant qu'il conserva pour ceux de ses maîtres, qu'il trouva mieux armés pour la défense de la foi : M. Garnier, exégète de l'ancienne école, mais hébraïsant consommé; M. Le Hir, surtout familier avec tous les travaux de la critique allemande et ne craignant pas, du moins en matière de philologie pure, de s'en approprier les méthodes et les conclusions. Que fût-il arrivé si, sur d'autres terrains, notamment sur celui que l'érudition historique ouvre à l'apologiste chargé de vérifier les origines du christianisme, il eût rencontré ce que nos facultés libres de théologie offrent aujourd'hui aux clercs amis de la science, une initiation plus sûre, des vues moins timides, des principes moins étroits et des réformes mieux adaptées aux difficultés nouvelles?..... Je ne dis pas qu'alors il eût échappé aux séductions de l'erreur, car il est toujours oiseux de conjecturer ce qu'eût fait, dans des circonstances différentes, celui qui n'a pas su résister à l'épreuve sous la forme qu'elle a revêtue pour lui. Je dis seulement que des facilités lui ont manqué pour la résistance et que des circonstances plus heureuses les lui auraient offertes. Il y a là pour nous un motif de plus de nous interdire les jugements durs et tran-

qui se permet d'amputer à sa guise telle ou telle partie de documents au nom d'un système métaphysique dont la certitude est elle-même loin d'être hors de discussion !

Et du reste, comme le dit si justement le docteur Pierre :

« ... Ni l'histoire ni la science ne doivent avoir de parti pris. Ni l'une ni l'autre n'ont le droit *a priori* de supprimer un fait parce qu'il porte l'étiquette miraculeuse et défie toute explication. Un fait est réel ou non, indépendamment de l'accord ou du désaccord qu'il présente avec nos systèmes. L'histoire et la science ne peuvent pas s'incliner devant le dogme, c'est vrai, mais pas plus devant le dogme déterministe que devant le dogme chrétien. L'histoire qui n'est pas scrupuleusement neutre dégénère en

chants que se permettent trop aisément ceux qui n'ont jamais connu la tentation du doute. »

M. D'HULST, RENAN, Extrait du *Correspondant*, 4<sup>e</sup> édition, p. 13. Paris, Poussielgue, 1893.

panégyrique ou en pamphlet. Quant à la science qui obéit à des théories préconçues, elle se paralyse et se détruit elle-même (1). »

Mais combien de lecteurs ont-ils pu faire cette réflexion? Bien peu d'hommes, hélas! sentent le besoin d'aller au fond des choses. Saisis par le terrible engrenage des besoins matériels quotidiens, combien se contentent d'une lecture hâtive et superficielle et acceptent docilement les conclusions de quiconque frappe leur imagination! Que d'esprits légers et superficiels se laissent prendre au mirage séducteur d'une phrase douce et caressante! Ce ne fut pas la moindre des causes du succès prodigieux de la *Vie de Jésus* de Renan.

Berthelot, dans le discours qu'il prononça en inaugurant la statue de Renan, à Tréguier, le constata lui-même :

(1) Docteur PIERRE, *Deux conférences sur le miracle*, p. 47.

« Renan, dit-il, a retracé les traits de ce Jésus évhémérisé, avec une poésie, un charme de sentiments, une délicatesse de nuances qui ont enchanté toute une génération de femmes et de philosophes mystiques. Les vrais croyants, fermement attachés à l'infaillibilité du dogme, furent à la fois séduits par cette œuvre exquise et émus jusqu'au scandale par les conséquences de ses affirmations. »

Aussi, dit un critique catholique :

« Serait-il tout à fait puéril de révoquer en doute son succès éclatant : la collection des journaux, des revues du temps protesteraient. Certains, dans un but louable, ont tenté de diminuer le scandale : en réalité, Renan a triomphé contre le droit, contre la vérité, contre l'Homme-Dieu, comme au jour de la passion les Pharisiens triomphèrent apparemment du Christ : Mgr d'Hulst a eu grandement raison d'insister sur ce point et de ne point nier comme

d'autres ce que l'histoire affirme (1). »

Et puis, ne l'oublions pas, la modération apparente de Renan lui ouvrit les esprits et les cœurs autant et plus que la vaste érudition de son œuvre et la molle séduction de sa phrase. D'une habileté consommée, il se garde bien de heurter brutalement de front des convictions séculaires : s'il brisait les vases sacrés, c'était, semble-t-il, pour en mieux respirer le mystique parfum.

Et sur ce point, l'abbé Charles Denis écrit avec un très grand sens critique :

« Il ne faut pas négliger de dire que le procédé ordinaire de Renan consiste à faire intervenir sans cesse le divin, l'idéal, le merveilleux. Cet homme, qui voulait mesurer Dieu à la toise de la science humaine, en parlait mieux et plus souvent que n'en parlent les sincères adorateurs. Autant il était irrévérencieux, impie comme philo-

(1) Abbé DENIS, *Critique irreligieuse de Renan*, p. 48.

sophe et comme critique, autant comme lettré il affectait de scrupules. J'estime que cette manière d'agir de sa part est une tartufferie indigne. Son génie malin est le génie du merveilleux, qu'il détruit en adorant chaque pierre précieuse qu'il détache de l'édifice divin. »

« Je ne m'étonne pas que ce procédé littéraire lui ait attiré plus d'admirateurs que tous les arguments et toute la science empruntée aux germanisants.

« Parler de l'infini et du divin aux hommes rongés par le doute! avoir constamment sur ses lèvres bénignes comme celles du prêtre les mots de religion, d'adoration, de culte, de prière, de poésie, de communion, d'art, d'idéal; en parler en artiste, avec courtoisie, avec dignité, avec la fierté aristocratique d'un esprit qui se croit grand, prédestiné par la nature à donner l'explication de l'énigme éternelle des choses : n'est-ce pas user d'une rhétorique sans pareille, fascina-

trice, troublante pour tous les lecteurs ignorants de la religion? Les femmes surtout ne résistent pas à tant de grâce, à tant de douceur mystique. Les lectrices de la *Revue des Deux Mondes* le savent. »

Mais pour être juste, rappelons que toutes les analyses de son œuvre ne furent pas universellement laudatives. D'éminents critiques rationalistes allemands lui firent grief d'avoir employé pour écrire l'histoire des procédés dignes du roman, mais indignes d'une science qui se respecte.

Un rationaliste français, plus récent encore, M. Albert Réville, dans son importante étude *Jésus de Nazareth*, annonce son ouvrage comme une rectification de Renan, dont la méthode, nous dit-on, n'aurait pas été sévère et qui aurait manqué de fermeté dans l'appréciation des documents.

En effet, Renan s'était montré assez réservé dans la question de dates et d'authenticité des Évangiles. Il ne se trompait pas en

prédisant qu'on trouverait un jour exagérées les affirmations de Baur et de ses disciples.

Mais en même temps, comme le fait remarquer quelque part l'éminent abbé Loisy :

« Réville a mal pris son temps pour rééditer au moins en partie ces affirmations au moment où Harnack déclare que les opinions de Tubingue ne tiennent plus debout et s'arrête à des vues fort analogues à celles que Renan avait formulées, mais plus rapprochées encore de la tradition (1). »

Tels furent ou tels sont les principaux hommes dont se réclament à l'heure actuelle tous ceux qui se dressent si furieusement contre le christianisme traditionnel.

Il n'est donc pas sans intérêt d'examiner aussi brièvement que possible leurs conclusions. Peut-être sera-t-il facile de démontrer qu'elles ne sont point aussi rigoureuse-

(1) Cf. *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, t. II, 1897, p. 469.